Jacques Frémontier

Le Nom et la Peau

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Nom et la Peau

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

La Colonie, roman, Robert Laffont, 1967
La Forteresse ouvrière Renault, Fayard, 1971
Vive la télévision, Messieurs, Éditions du Rocher, 1975
Portugal : les points sur les i, Éditions sociales, 1976
La Vie en bleu, Voyage en culture ouvrière, Fayard, 1980
Pied de guerre, Fayard, 1982
Les Cadets de la droite, Éditions du Seuil, 1984, coll. Points, 1990, avec une préface de René Rémond
L'Étoile rouge de David, Les Juifs communistes en France, Fayard, 2002

Extrait de la publication

Jacques Frémontier

Le Nom et la Peau

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la responsabilité
de Cécile Guibert

www.denoel.fr

© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Extrait de la publication

À la mémoire de

Georges Rouquet, garde républicain devenu marchand de fruits et légumes, et de sa femme, Eva ;

Constantin Barbe, garde républicain devenu paysan ;

Gaston Bourgeois, principal du collège de Villeneuve-sur-Lot.

Et en hommage à Ginette Fournier, née Rouquet, fille de Georges et d'Eva,

qui,
Justes parmi les Justes,
nous ont sauvé la vie.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau. C'est vouloir blanchir un nègre. »

Flaubert, *Correspondance*,
à Louis Bonenfant, 13 août 1868

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Faux et usage de faux

Extrait de la publication

I

Marthe

Marchands du Temple, encombrés de fourrures odorantes — peaux de lapin, peaux de zébi feignant l'astrakan ou le castor —, surchargés de canadiennes en contrebande — vêtements de pauvres, suintant déjà, avant même d'être portés, le cambouis, la sueur, les parfums d'hôtel meublé —, et qui poussaient, dans le grincement de roulettes mal graissées, et qui tiraient, dans le bruissement d'osiers fatigués, des wagonnets de vannerie, telles des chaises longues pour passagers de première classe sur le *Queen Mary* ou le *Normandie* (sauf qu'ils avaient franchi, eux, sur des banquettes de bois, l'immense distance entre deux mondes), débordant de pouillerie glacée, exhalant une vie de faubourgs, de combats fanés, de chants oubliés, et qui vous agrippaient de leurs bras trop courts, qui vous agressaient de leur voix trop aiguë, trop rauque, m'ont-ils assez terrifié, presque dégoûté, voici que le souvenir de honte me remonte, comme un poisson mal digéré.

Tu me l'as interdit, je te l'ai interdit, le rêche parler des

Extrait de la publication

bras agrippeurs, le vieux jargon des magiciens, des voituriers, des cabaretiers, des bonnetiers, des pelletiers, des joailliers, venus d'un Orient de boue et de peur.

Ils étaient là, au coin de la rue, leurs petits morpions bavards. Mal lavés, casquettés, graillonnant leur idiome de poètes et de bouchers. J'entends encore ta voix muette : « Tu ne les toucheras pas, mon fils, tu fuiras leur baragouin aux chicots d'or. »

Même le square, l'humble et tendre square, avec ses cygnes et ses canards, son saule pleureur, son kiosque à musique, son bac à sable, même le pauvre square, ghetto verdâtre, fleur de qehillah, que surveillent des mutilés de guerre, couverts de chiques et de médailles, je n'avais pas le droit d'y mettre les pieds, fût-ce sous la protection blanc et bleu, vierge et suisse, de ma gouvernante amidonnée d'hygiène et de christianisme.

Avec tes yeux d'huître gris-vert, redressant d'un doigt rêveur le sombre cran (l'accroche-cœur ?) qui dissimule à peine une mince cicatrice, tu m'interdisais de ton regard, sans un mot parfois, tu m'opposais l'évidence de tes robes à fleurs, de ces tissus légers, aériens, parfumés, dont le seul nom évoque encore, tant d'années plus tard, — organdi, crêpe de Chine, taffetas, tussor —, un monde englouti de fraîcheur et d'attente.

Ce qu'ils disaient, les pousseurs de wagons, les trimardeurs, j'imaginais les mots tabous, les mots qui décrivaient, — quoi ? la tentation ? le cul ? la bonne ? le Temple ? —, tu les disais, toi, dans l'inconnu babel, avec des gloussements, des chuchotements, des rires étouffés.

Ma langue, en ce temps-là, se fourchait, se coinçait, j'essaierais plus tard, tellement plus tard, de les déglutir, de les régurgiter.

Tu te rappelais encore tes visites rares dans un premier étage de la rue des Rosiers. Tu avais attendu, pour te confesser, les approches de la mort. Cela se passait sans doute avant la seule guerre de tes souvenirs, la première bien sûr. Tu l'appelais « Bobé ». C'était le seul mot qu'enfant tu connaissais. Vous restiez des heures, racontais-tu, sans échanger une parole. Elle n'avait jamais appris le français (bien qu'elle eût vécu là depuis l'Empereur barbichu et les crinolines).

Tout oublier. Tout effacer.

Comme l'odyssée de Rebecca, ta propre mère. Sur la photo que j'ai perdue, prise (je crois, je n'en suis pas sûr) à ton mariage, elle se tient droite, austère, immense, sous son chapeau cloche, la lippe dédaigneuse, le nez agressif, les mains cachées dans un manchon, à côté de son mari minuscule, écrasé sous son haut-de-forme. Selon la légende que je tiens d'une cousine (pas de toi), elle serait arrivée de Memel, à la fin de l'avant-dernier siècle, par le train de Varsovie, ne parlant qu'allemand (pas le jargon, précisais-tu toujours), seule à travers toute l'Europe, et jamais elle n'aurait expliqué ce qu'étaient devenus ses parents, sa famille, à qui jamais elle n'aurait écrit, de qui jamais aucune lettre ne serait parvenue. Elle avait quinze ans. De quel massacre rescapée ? De quel drame familial échappée ?

Ou peut-être t'avait-elle à toi tout raconté...

Je suis né de tes silences.

Le seul qui parlait, — il m'a parlé, j'avais cinq ou six ans —, c'était l'oncle Isaac. Je le reconnais sur une autre photo, avec sa gueule de forban embourgeoisé. Le seul qui consentait à raconter le passé lointain, — en France, bien sûr, en France, en France... : le siège de Paris, la Commune, il avait mangé du rat ou du chien, il était parti en Amérique, son navire avait sombré, on l'avait repêché au milieu de l'Atlantique, « je faisais la planche », disait-il. Le premier à faire fortune, les chapeaux, les chemises, des dizaines de magasins, il s'était fâché avec sa fille, celle de l'avenue Foch, ta dernière amie, que j'ai enterrée quelques semaines avant toi, fantôme plus qu'octogénaire qui se faisait traîner chez Cartier, place Vendôme, un lendemain de cambriolage : « À mon âge, je ne vais pas attendre l'assurance, refaites-moi le tout, je paierai, ça n'a pas d'importance. »

L'école, — on disait l'Institut —, se dissimulait au fond d'un porche sombre. Dans la rue des clowns et des bayadères, peut-être entendait-on entre deux prières, deux leçons d'Histoire sainte, le barrissement des éléphants, le hennissement des fières bestioles que chevauchaient les acrobates. Cent ans plus tard, je célébrerais là les Noëls du personnel, dans la tribune d'honneur, à côté de la patronne (ayant conquis le monde et les milliards par les lourdeurs et les ardeurs d'un corps de matrone, ayant séduit l'argent par les ruses primesautières d'une caissière glissant les billets sous sa jarretière, elle régnait, reine de papier, sur les cœurs esseulés, sur les rêves riches

ou princiers des midinettes à l'âme tendre), j'ai toujours haï les jeux de cirque et les honneurs.

La cour est encore là, au bout du porche, brusque lumière. Charles Péguy, gloire éternelle, a remplacé l'évêque protestataire (Dupont des Loges, qui se souvient?). Dans le vide préau, sous la corde qui pend, jaunie, décolorée, sous les agrès, sous le trapèze, je revois encore un vieillard rouge enveloppé d'un nuage blanc léger, qui nous tend son anneau à baiser. Elles plient le genou, se penchent, arrondissent les lèvres, tiède le rubis sous la langue, — exquise salive de cent fillettes (et la mienne, un peu amère).

J'étais le seul garçon, casquette pied-de-poule, lunettes rondes à monture transparente, cravate, culotte courte, au milieu d'un gazouillis de nymphettes : chaussures à bride, socquettes blanches, jupes plissées, chemisiers blancs, bouclettes, vichy rose ou bleu selon la semaine, toute la panoplie de la petite fille modèle.

Pater noster tous les matins, j'arrivais en retard, juste pour entendre l'ultime *amen.* Mieux valait le latin que le jargon, dont j'ignorais qu'il eût été celui de mes ancêtres. J'apprenais donc l'Histoire sainte. Les Hébreux (disait-on « Les Juifs » ?), c'était une tribu d'il y a très longtemps, du temps des Romains. Des gens qui avaient sûrement eu des qualités, mais qui s'étaient fourvoyés en chemin. « C'est qui, Dieu ? » demandai-je à mon père (mais pas à la maîtresse, je devais savoir, plus ou moins consciemment, que c'était la chose à ne pas faire). « Une espèce de Père Noël pour les grandes personnes. » J'affichais un sourire malin quand on m'en rebattait les oreilles.

La maîtresse, à qui de saines lectures, de saints journaux, inspiraient sans doute, en ce printemps blumesque, de justes réflexes de méfiance, me demandait à brûle-pourpoint ma « religion ». Je répondais « parisien ».

Est-il vraisemblable que je ne me sois douté de rien ? Que le mot de Juif n'ait jamais effleuré mon oreille ou ma cervelle ? C'était un mot que l'on ne prononçait jamais. À l'encontre de toutes les règles tacites de bienséance en vigueur dans la maison, tu disais *yid* pour que je ne comprenne pas. Je comprenais, bien sûr, et faisais semblant.

Le souvenir, pendant toute une vie, s'est effacé. Il ressurgit tout à coup, flou, sans contours, sans date. « Quelque chose » ne se déroulait-il pas les soirs de fête ? On se réunissait chez tes parents, dans la salle à manger tout en longueur, étroite, surchargée d'argenterie Christofle et de vases de Gallé. Dans l'incertaine mémoire, des bougies étaient allumées. Les quatre enfants, les trois gendres, les trois petits-enfants se retrouvaient autour de la longue table. Personne ne prononçait de paroles sacrées : ni prière, ni *haggadah*, ni questions, ni réponses. La bonne, — robe noire, tablier blanc, petite coiffe et courtes manchettes —, servait le foie de poulet haché (hachis verdâtre, amer et huileux, acide et crémeux), avec la carpe farcie peut-être. Pas de pain. On se coupait les doigts aux longues lames cassantes, croustillantes, fades, trouées, pustulées, insipides et pourtant alléchantes parce qu'elles se brisaient sous la dent, avec un craquement qui évoque aujourd'hui, Dieu sait pourquoi, le désir.

À Kippour, je l'ai appris bien après sa mort, le grand-

Extrait de la publication

père se défilait. Une fois l'an seulement, avec son cronstadt, sa moustache rasée, son col cassé, son gilet étriqué, le minuscule petit bonhomme quittait ses formes de chapelier, ses têtes de bois rose, ses fers à border, seul, sans témoin, s'accordant un jour de méditation, ou de liberté. Où s'égarait-il ? Il affirmait qu'il préférait briser le jeûne avec ses copains, avec les anciens, dans un restaurant casher du faubourg Montmartre. Les mauvaises langues prétendent (c'est sûrement son fils) que les délices de la rue de Provence (le « One-two-two » n'était pas loin...) venaient compenser, une fois l'an, les rigides pudeurs de son épouse. Il y a longtemps qu'il ne reste rien du restaurant, ni du petit homme, ni du magasin aux formes roses, ni... — disait-il les *trottins* ?

Ou bien le mariage de ma tante... Le costume Eton, la lavallière, le haut-de-forme, la synagogue, est-il vraisemblable que je n'aie pas soupçonné la moindre différence avec Notre-Dame, ou Sainte-Élisabeth-du-Temple (à deux pas de la maison, je devais avoir vu des mariages sortant de l'église en grande pompe) ? Le dais, la coupe foulée aux pieds, les paroles du rabbin dans ce langage étrange, est-ce que vraiment je ne percevais pas la moindre dissonance avec le latin du *Pater noster*, avec les élégants chuchotis des fillettes en blouse Vichy ?

Quelques jours plus tard, on m'annonçait que ma grand-mère, — pas celle de la Pierre-Levée, non, l'autre —, la grosse dame à l'odeur forte, était partie pour un long voyage. Mon père portait un brassard noir. Il ruminait, matin et soir, contre les « vautours », les « cha-

Extrait de la publication

cals en noir », les « pleureuses qu'on paye à l'heure ». Je faisais semblant de croire à la fable. Je ne posais pas de questions. Je savais. J'étais complice du mensonge.

Peut-être le « trou noir » de la mort n'était-il qu'une réplique d'un autre trou noir...

Faire semblant, c'était mon éducation. Ma spécialité.

Je rédigeais un faux journal. J'y enfilais des sentences hautement morales. En ce temps-là, mes parents, qui commençaient à devenir riches, s'étaient mis en tête de jeter bas le décor 1930 (amboine, bois de rose, canapés et fauteuils d'un épais cuir blanc cassé) et de le remplacer par des affûtiaux Expo 37 : éclairage indirect dissimulé dans d'affreuses colonnes de stuc peintes en jaune granité, grilles de fer forgé, moquette chocolat pour masquer les parquets 1900. Le piano disparaissait. De mauvais tableaux prenaient la place de tableaux encore plus mauvais. Je contais, dans mon « journal », tous les épisodes de la guérilla entre mon père et le décorateur (« Tout a une fin, monsieur Lipmann ! »). Je savais qu'on me lisait, je n'écrivais que pour être lu, pour que chacun pût vérifier que j'étais parfaitement conforme à l'image du fils prodige qu'ils avaient programmé.

Comment eussé-je pu deviner que d'autres univers, d'autres morales prospéraient si près de moi ? Je ne fréquentais personne. Sauf mes deux cousines, qui vivaient dans le même enfermement, le même silence. Jamais les parents des petites filles de la rue Amelot n'eussent imaginé de me recevoir, encore moins que leur délicieuse progéniture pût venir s'encanailler chez moi. La bonne

Extrait de la publication

Jacques Frémontier

•• Le Nom et la Peau

Je grave mes nouvelles initiales dans l'écorce des sapins. Je me persuade d'être cet autre, cet inconnu dont j'épouse l'enfance. Celui-là n'a jamais vécu les quatre lettres rouges, ni la valise au bout du lit, ni la terreur d'un nom, d'un nez qui trahissent jusqu'à la mort. En cette solitude au fond des alpages, je rêve déjà, peut-être, d'une métamorphose : oublier la malédiction de cette étiquette dont j'ignore tout, sinon qu'elle me condamne ; changer de peau, m'inventer un lendemain tout neuf qui rejetterait dans le néant l'étoile dont on veut m'affubler, le croissant de métal noir qui aurait pu trancher mes jours.

Jacques Frémontier a publié notamment *La Forteresse ouvrière Renault* (1971), *La Vie en bleu, Voyage en culture ouvrière* (1980), *L'Étoile rouge de David, Les Juifs communistes en France* (2002).

Comment retrouver son identité quand c'est un secret familial si bien gardé ? Comment survivre lorsque le mot JUIF barre vos papiers ? Peut-on déclouer l'Étoile de David sur le cercueil de sa mère ? Pourquoi changer de nom ? Ces questions-là, et beaucoup d'autres, le narrateur se les pose dans *Le Nom et la Peau*, récit-roman d'un Juif parisien né en 1930, longtemps marqué par le flou de son identité. S'adressant à six femmes de sa vie, dans une langue haute en couleur, ironique, chargée d'émotion mais sans pathos, il retrace un singulier parcours : celui d'un homme épris de liberté qui, à travers les tribulations de son nom et de sa mémoire, finira par se trouver «bien dans sa peau».

DENOËL

B 25529.7 03.04
ISBN 2.207.25529.8
15 €

9 782207 255292

Extrait de la publication